


Au fil des ans



Bulletin de la Société historique de Bellechasse, vol. 17, n° 1, hiver 2005
C.P. 100, Saint-Charles, GOR 2T0

Au fil des ans

au  des gens de Bellechasse!

Conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse



Conrad Paré, président : 887-3238 conpar@globetrotter.net
Roger Patry, trésorier : 837-0899
André Beaudoin, secrétaire : 642-5343
Léopold Duquette, vice-président:832-0855 lduquette@megaquebec.com
Monique Breteau: 837-1901
Lise Fleury-Gosselin : 887-6030 fleuryl@globetrotter.net
Réjean Bilodeau : 789- 3664
Paul St-Arnaud : 884-4128

Membres honoraires

0019 Benoît Lacroix
0003 Rosaire St-Pierre
0006 André Beaudoin
0008 Claude Lachance
0016 Fernand Breton
0038 Claudette Breton
0033 Roger Patry

Notre page couverture

Presbytère de Saint-Charles

Notre page de fin de bulletin

Ancien couvent des Sœurs-de-la-Charité

Photos : Paul St-Arnaud

Objectifs de la Société historique de Bellechasse

Réunir les personnes intéressées à l'histoire de Bellechasse, désireuses de participer à des rencontres, études, recherches et autres activités en vue de mieux faire connaître l'histoire de la région.

Éveiller et soutenir l'intérêt de notre population pour les événements et faits historiques ayant marqué la naissance et le développement de notre région.

Promouvoir l'inventaire, la recherche, l'étude, la préservation, la mise en valeur, la conservation des biens meubles, immeubles, sites, monuments, documents, environnements naturels, urbains, agricoles et forestiers d'intérêt patrimonial.

Publier, diffuser ou susciter la publication ou la diffusion d'articles, périodiques, bulletins, brochures, revues, volumes ou autres écrits relatifs à la vie et aux mœurs de la population.

Faire ériger des monuments, plaques ou inscriptions et suggérer à l'occasion des noms de rues, rangs ou chemins commémorant des faits ou personnages qui ont marqué l'histoire régionale.

Favoriser la recherche sur l'histoire régionale en fournissant, dans la mesure du possible, aux différentes institutions et aux chercheurs, l'information et la documentation de référence appropriées.

Promouvoir la connaissance de la région de Bellechasse, au point de vue historique, géographique, architectural, ethnographique, esthétique et en susciter l'utilisation à des fins culturelles et touristiques.

Développer un sentiment d'appartenance au niveau de la population de Bellechasse.

Territoire de la Société historique de Bellechasse : Armagh, Beaumont, Buckland, Honfleur, La Durantaye, Saint-Anselme, Saint-Camille, Saint-Charles, Sainte-Claire, Saint-Damien, Saint-Gervais, Saint-Henri, Saint-Lazare, Saint-Léon-de-Standon, Saint-Magloire, Saint-Malachie, Saint-Michel, Saint-Nazaire, Saint-Nérée, Saint-Philémon, Saint-Raphaël, Sainte-Sabine, Saint-Vallier.

Responsable de la rédaction : André Beaudoin - **Collaboration** : Réjean Bilodeau. Paul-Henri Émond, Roger Patry- **Relecture** : Louise Bélanger. **Inscription et renouvellement** : Lise Fleury- Gosselin

Les textes publiés dans ce bulletin sont la responsabilité de leur auteur. Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte. La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. Sauf exception, *Au fil des ans* est publié quatre fois l'an. La **Société historique de Bellechasse**, incorporée en 1985, est membre de la **Fédération des sociétés d'histoire du Québec**.

Cotisation annuelle : 20 \$ **Adresse postale** : C.P. 100, Saint-Charles, **GOR 2T0**

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec – Bibliothèque nationale du Canada

Envoi de publication canadienne, numéro de convention 04695

Sommaire de notre 61^e
parution

Sommaire **2**

Mot de la rédaction **3**

Alphonse Ladouceur (1908–1981) CSVX, Radio Clandestine, Saint-Vallier **4**

Hector Prévost au pays de Jack London **15**

Une heure à Honfleur **17**

L'histoire de la fameuse carte de Joseph Bouchette **23**

C'était hier **30**

Mots codés **31**

Au fil des mois **32**

Assemblée annuelle

Par la présente, vous êtes convoqués à l'Assemblée générale annuelle de la Société historique de Bellechasse qui aura lieu dimanche, le 1^{er} mai 2005, à la salle des Chevaliers-de-Colomb de Saint-Lazare, 124, rue de la Fabrique, à 14 heures.

Ordre du jour

1. Constatation du quorum (minimum, de 12 membres en règle)
2. Ouverture de l'assemblée et mot de bienvenue
3. Nomination d'un président et d'un secrétaire d'assemblée
4. Lecture et adoption de l'ordre du jour
5. Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière assemblée annuelle
6. Lecture et adoption des états financiers du dernier exercice
7. Nomination d'un vérificateur pour 2005
8. Rapport du président
9. Ratification des décisions prises par le conseil d'administration en 2004
10. Élection des nouveaux administrateurs
11. Discussion sur l'orientation générale de la SHB
12. Varia
13. Clôture de la réunion

Mot de la rédaction

par André Beaudoin

Comme une rivière

Le 12 décembre dernier, avait lieu le lancement de la monographie de Saint-Anselme *Comme une rivière*, publiée à l'occasion du 175^e anniversaire de cette localité (1830-2005). Un impressionnant ouvrage de 864 pages et un des plus beaux publiés à ce jour en Bellechasse et probablement en Chaudière-Appalaches.



Précisons d'abord que l'esthétisme de la page couverture prédispose déjà favorablement le collectionneur. Et puis, en abordant le volume, le lecteur est attiré par la quantité de photos et surtout la qualité de reproduction de ces nombreux clichés d'époque. J'ai par exemple sous les yeux une photographie de la famille Théodore Morin, vers 1916, ou encore, entre autres, cette photographie de mariage de Fidèle Carrier et de Marie-Claire Boulet.

Pour faire un bon volume, il faut de la recherche, de l'acharnement, du travail, beaucoup de travail. Il faut surtout connaître son milieu et l'affectionner. Car une monographie paroissiale constitue un moment unique dans l'histoire d'une paroisse pour dresser le bilan des réalisations de ceux qui, par leur labeur, ont érigé, année après année, une communauté viable et prospère, mais aussi une communauté à l'échelle humaine.

Et c'est l'occasion privilégiée de donner la parole à ces fils et filles de bâtisseurs. C'est d'ailleurs le sentiment qui se dégage dans le passage suivant de l'introduction d'Yves Turgeon ¹:

L'histoire de Saint-Anselme se transmet également ailleurs que dans les livres d'histoire. Pour la connaître vraiment, il faut aller la chercher dans les mémoires. Chez nous, des hommes et des femmes se rappellent encore des faits marquants de leur histoire familiale, racontée par les anciens. Nous sommes heureux que ces récits de tradition puissent se rendre jusqu'à nous et nous en avons profité, lorsque l'occasion l'a permis, pour les consigner dans ce grand album souvenir.

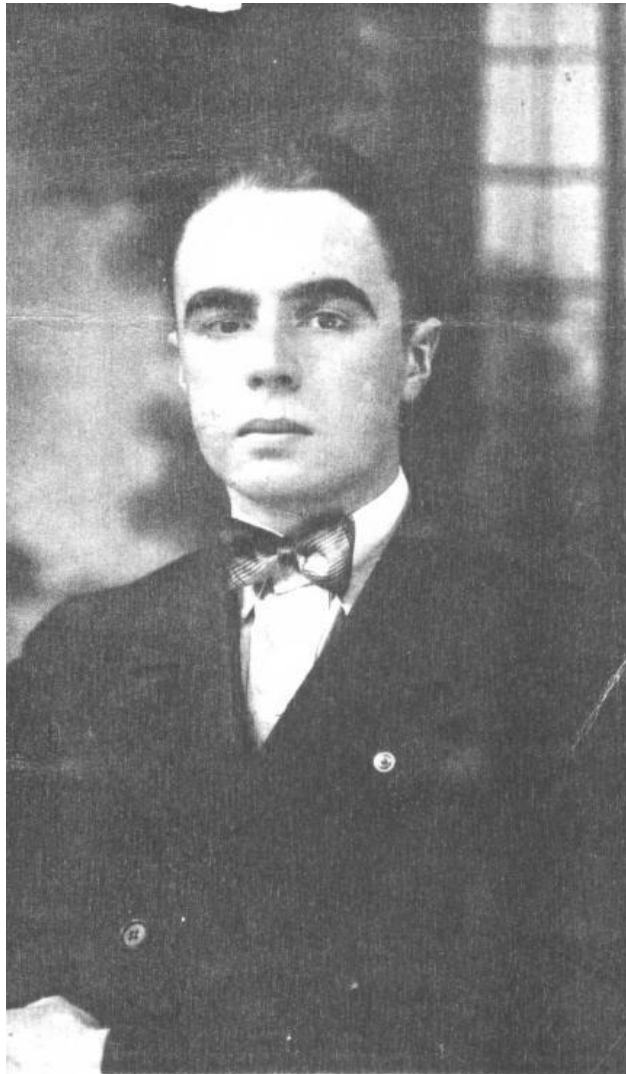
Pour l'historien, la qualité indispensable d'une monographie paroissiale est d'être suffisamment rigoureuse et minutieuse pour apporter des réponses ou des pistes de réponses utilisables à des multiples champs de recherche et, à ce titre, les collaborateurs de la monographie de Saint-Anselme peuvent dire mission accomplie. *Comme une rivière*, ils ont apporté beaucoup d'eau au moulin de notre histoire municipale et régionale.

¹ Yves Turgeon a notamment été le rédacteur d'*Au fil des ans* il y a quelques années.

ALPHONSE LADOUCEUR

(1908–1981) CSVX, Radio Clandestine, Saint-Vallier

par Paul-Henri Émond



NDLR : Paul-Henri Émond est originaire de Saint-Vallier en Bellechasse. Professeur retraité, il anime l'émission *DES VOIX ET DES HOMMES* à Radio-Bellechasse et CKIA-FM Québec. Après cinq ans de recherches, il publiait récemment un livre sur le célèbre groupe folklorique *Les Montagnards Laurentiens* de CHRC.

Les 9 et 16 mars 2002, j'avais le plaisir de présenter aux auditeurs de *CFIN-FM* Radio-Bellechasse, dans la série *Des voix et des hommes*¹, une séquence de deux émissions consacrée à M. Alphonse Ladouceur. Je le présentais en ces termes :

« Mesdames et messieurs, bonjour! Aujourd'hui, une émission spéciale. En effet, notre émission est consacrée à la radio, non pas publique, mais à la radio clandestine dans les années 30 et 40. Dans la région de Québec, plus précisément à Saint-Vallier-de-Bellechasse, vivait un excellent musicien et un patenteux en électronique, qui se nommait Alphonse Ladouceur. Afin de vous brosser une biographie la plus juste possible, j'ai rejoint un de ses fils, le major à la retraite des Forces armées canadiennes, Raymond Ladouceur, un bon ami à moi, qui a accepté de venir en studio². »



Major Raymond Ladouceur, Paul-Henri Émond, CFIN Radio-Bellechasse

Quelques notes biographiques

Suite à des recherches méticuleuses, Raymond trace à grands traits le portrait de son père :

Alphonse Ladouceur est né le 22 mai 1908 à North Adams, Mass., Etats-Unis. Il était le fils et treizième enfant de Joseph Ladouceur, marié en secondes noces à Henriette Plante de Saint-Charles-de-Bellechasse. Il est arrivé au Canada le 4 mai 1912, plus précisément à Joliette, où il compléta ses études primaires et secondaires. Au milieu des années 20, il fréquente, à Montréal, l'École technique Humphill et, par la suite, le Collège Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Au cours des années 20, il travaille un certain temps comme chauffeur privé à Montréal, puis à Saint-Vallier-de-Bellechasse, il débute à son compte la réparation de postes récepteurs radio.

¹ Dans la série *Des voix et des hommes*, Paul-Henri Émond présente le patrimoine radiophonique du grand Québec des années 30 à nos jours. Comédiens, chanteurs, animateurs, annonceurs viennent tour à tour raconter leur expérience de vie dans ce monde fascinant de la radio et de la télévision.

² Émond, Paul-Henri, *Des voix et des hommes*, CFIN-FM, Radio-Bellechasse, 100,5 et 103,9, émission n°1, 9 mars 2002.

En 1941, il épouse Estelle Boutin, de Beaumont, et de ce mariage, naissent quatre fils : Raymond, Réal, Michel et Rodrigue.

Petite curiosité. Il me confiait, un jour, avoir fabriqué un émetteur-récepteur pour sa future épouse. Elle lui échangeait des petits mots doux par la voie des ondes! N'est-ce pas romantique.

Entre 1941 et 1945, il veillait à l'entretien des appareils de radiocommunication des avions à l'aéroport de l'Ancienne-Lorette, Québec³.

Ti-Phonse, un être attachant



Sur la grève de Saint-Vallier,
12 septembre 1941
Coll. Jeannine Émond

Notre village s'enrichit donc d'un citoyen de valeur. Les habitants de Saint-Vallier auront, cependant, tôt fait de le descendre au niveau du plancher des vaches en réduisant son nom à Ti-Phonse. Pour ma part, j'ai toujours utilisé le monsieur Ladouceur, sans doute par respect pour son érudition dans le monde des sciences, particulièrement en électronique. Par respect, aussi, pour sa vaste culture et ses talents de musicien. Combien d'heures passées à écouter monsieur Ladouceur me raconter sa vision du monde, sa compréhension de la matière!

Un oiseau de nuit à l'écoute de «l'autre bout du monde»

Monsieur Ladouceur travaillait tard dans la nuit. Il écoutait les stations radio du monde entier. Il avait fabriqué des récepteurs capables de capter différentes longueurs d'ondes : AM, FM, ondes courtes, etc. Lors de ses auditions nocturnes, il prenait des notes sur toutes sortes de sujets. Ainsi, en 1956, il avait syntonisé une station de Chicago qui diffusait les premières chansons d'Elvis. Il écrivait : « Ce jeune ira loin!... » Non seulement captait-il les radios du monde francophone, mais aussi les stations anglophones : Angleterre, États-Unis, Australie,

etc. Il était bilingue. Il a certainement intercepté des conversations à caractère militaire lors de la guerre 39-45. À ce sujet, il était peu loquace. En réponse à nos questions, il affichait un petit rictus et abordait subtilement un autre sujet.

Un réparateur perfectionniste

Notons qu'il se définissait comme un *radiotricien*. Il réparait les récepteurs avec grand soin. Il faisait une véritable autopsie de l'appareil. Il notait chaque détail ayant en tête une prochaine visite. Il possédait ainsi l'histoire du malade! Il faut savoir qu'à cette époque les récepteurs fonctionnaient à lampes sous vide. Leur durée de vie n'était pas très longue. D'autre part, les composantes (condensateurs, résistances) coulaient, brûlaient, bref, s'autodétruisaient rapidement. Les visites chez le réparateur étaient fréquentes.

³ Ladouceur, Raymond, *Alphonse Ladouceur, notes biographiques*, Sutton, Québec, 9 mai 2002.



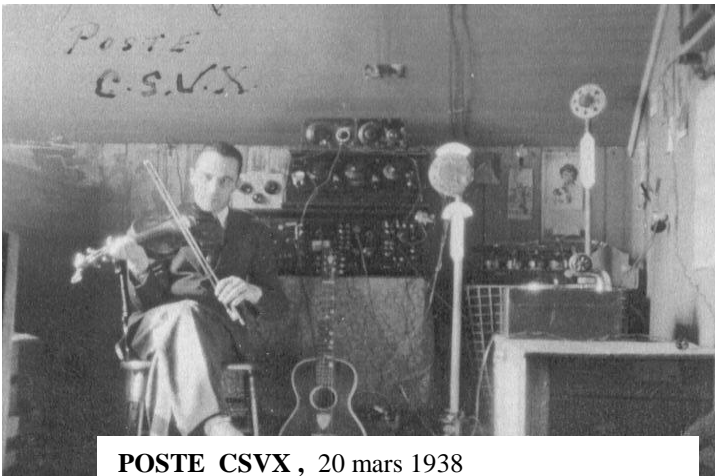
Sa table de travail, son « bench », 1938
Coll. Raymond Ladouceur

Une fois la réparation terminée, je me souviens qu'il prenait le temps d'expliquer au propriétaire les changements effectués. Avec grand souci du détail, il avait démontré à ma mère que « son condensateur électrolytique coulait tandis que la 12SQ7 faiblissait rendant ainsi le travail de la 50LG6G7 presque nul au niveau du dernier stage d'amplification » Un vrai professeur! J'avoue que

personne n'était en mesure de comprendre ce langage spécialisé. Les plus polis écoutaient, voyant là un homme d'une grande honnêteté. Les autres y allaient de leurs sarcasmes, voire de propos disgracieux.

Il me racontait être choqué par un phénomène assez fréquent. Ceux qui n'écoutaient pas ses recommandations tentaient de réparer l'appareil eux-mêmes. Ils intervertissaient les lampes dans leurs culots. Chaque lampe jouant un rôle très particulier, souvent, ils faisaient tout sauter! Ces personnes avaient le culot (sans jeu de mots) de l'engueuler, mettant sa compétence en doute.

Le musicien



POSTE CSVX, 20 mars 1938
Coll. Raymond Ladouceur

Il était un passionné du folklore québécois, canadien et américain. Ses talents de musicien, tout spécialement au violon, lui ont permis, dès l'âge de sept ans, de se gagner l'admiration de son entourage. Monsieur Ladouceur s'exécutait aussi sur de nombreux instruments : banjo, mandoline, accordéon-piano, guitare hawaïenne, harmonica, cithare, voire même de l'égoïne⁴.

Il était un fervent admirateur du réputé Don Messer. Lorsqu'il commençait à réparer

⁴ Ibid.

des téléviseurs, il n'était pas rare de le voir savourer cette émission télédiffusée sur CKMI-TV Channel 5 Quebec City. Sans oublier les possibles influences américaines et lanaudoises liées à ses origines, cette émission lui servait sans doute de modèle.

La musique traditionnelle, à cette époque, était encore très présente dans la vie des Québécois. D'autant plus présente qu'elle était encouragée et diffusée par la radio⁵. Comme bon nombre de ses contemporains, il écoute, dès 1931, l'émission Les Montagnards Laurentiens de CHRC, Québec. En 1937, il sera le premier à accueillir Henri Émond, mon père, qui vient s'installer momentanément à Saint-Vallier. Il peut enfin mettre un visage sur la voix et le jeu de celui qu'il écoutait le samedi soir à CHRC. Henri et Alphonse deviennent de joyeux complices! Il a éprouvé un plaisir fou à jouer de la musique avec Alphonse, son grand ami⁶.

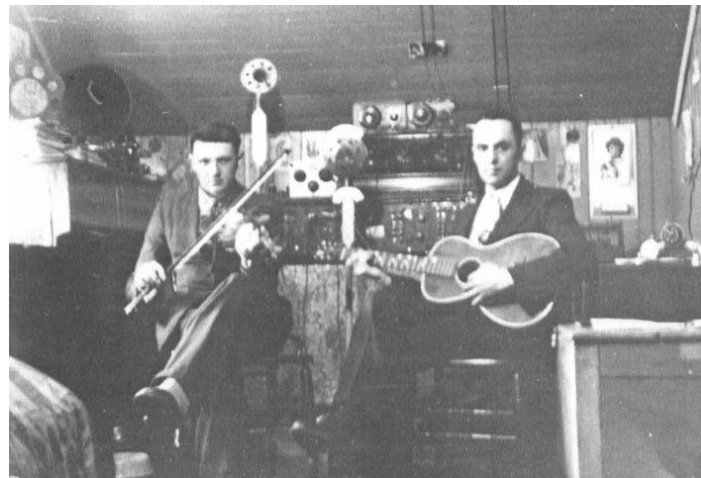


Son bon ami Henri Émond, 1956

L'antenne émettrice s'étendait depuis son studio, à gauche, vers l'arbre à droite.
Coll. Paul-Henri Émond

Il a joué avec plusieurs musiciens de la région. En plus d'Henri Émond, cofondateur des Montagnards Laurentiens de CHRC, il a fait équipe avec Viateur Ouellet, lévisien (un autre contorsionniste du violon et membre des Montagnards) et Roland Dorval, de La Durantaye, tous deux membres des Montagnards Laurentiens. Ces musiciens se produisaient aussi à la

Philippe Blouin, Alphonse
Ladouceur, 22 avril 1938
Coll. Raymond Ladouceur



Fait à noter, Henri et Alphonse sont toutefois considérés comme des étrangers (on disait aussi des *rapportés*). La lignée de sang était importante à l'époque pour se voir reconnu comme un véritable Valliérois ! Cette xénophobie est-elle disparue ?

Monsieur Ladouceur était particulièrement habile au violon. Il pouvait interpréter une pièce en faisant des acrobaties. Violon sur la tête, dans le dos, sous les jambes, etc. Impossible de préciser qui lui avait enseigné ce genre de contorsions. Un autre musicien de Saint-Vallier, M. Oscar Morrison, s'adonnait à de telles acrobaties. Il avait lui aussi vécu aux Etats-Unis. Serait-ce un héritage du vaudeville américain ?

plage de Saint-Michel, que les curés de l'époque montraient du doigt... Les occasions de péché... Il a aussi joué avec Richard Langlois, de Saint-Vallier, Rosaire Asselin, André Lacroix, de Saint-Charles, Georges et Philippe Blouin, de Saint-Vallier.

Un patenteux !

⁵ Émond, Paul-Henri, *Des voix et des hommes*, CFIN-FM, Radio-Bellechasse, 100,5 et 103,9, émission n°2, 16 mars 2002.

⁶ *Ibid.*

Dans les années 30, Alphonse Ladouceur demeurait sur la rue Principale (actuel numéro civique 365) à Saint-Vallier. Il vivait chez « la mère Ratté », comme il aimait à le dire. Il occupait une chambre à l'étage. C'est là qu'il imagina ses premières «patentes». Par exemple, « il fabrique sa propre éolienne liée à un système de piles rechargeables, pouvant alimenter l'éclairage de sa résidence».⁷



en parallèle. Le dimanche après-midi, grâce à son système de haut-parleurs, il diffuse de la musique pour le plus grand plaisir des patineurs.

L'éolienne comptait quatre pales d'environ quatre pieds d'envergure. Des contrepoids coulés dans des « cannes de tomates » assuraient la régularité de la rotation. Ce « vire-vent » actionnait une génératrice de Cadillac. Comme il fallait accumuler l'énergie, il avait mis au point une batterie de piles constituées d'anciens verres de bière. Il pouvait varier le voltage ou l'ampérage selon qu'il les branchait en série ou



Éolienne, 25 avril 1935

Enregistrement



Chez Henri Émond, Noël 1948
Georges Blais, Henri Émond, Joseph Blais, Jeannine Émond,
Alphonse Ladouceur.

Faire tourner des disques c'est bien, mais pourquoi ne pas les enregistrer ? Monsieur Ladouceur se fabrique donc un système d'enregistrement sur acétate. Les disques sont constitués d'une

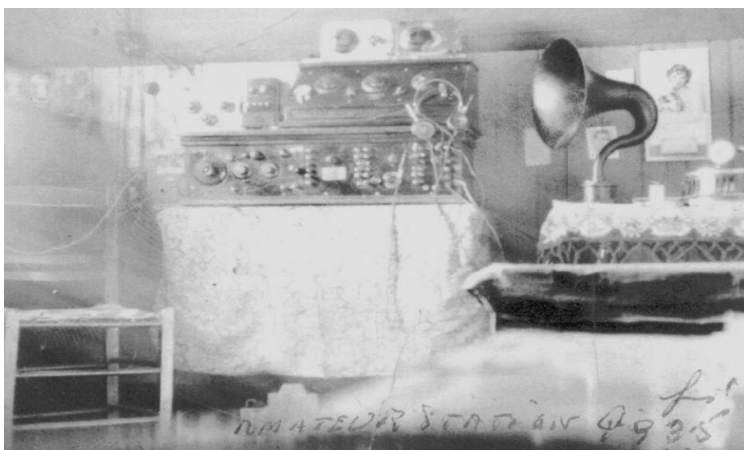
⁷ Ladouceur, Raymond, Alphonse Ladouceur, notes biographiques, Sutton, Québec, 9 mai 2002.

plaque de métal enduite de plastique. Il achetait ces disques chez Croble à Québec. Un bras supportait un couteau qui gravait les microsillons à 78 ou 33 tours.

Il a réalisé une quantité considérable d'enregistrements pour les gens de Saint-Vallier et des environs. Au hasard de mes recherches, j'ai retracé des gens de Lévis et de Québec qui venaient à son studio. Par exemple, Viateur Ouellet des *Montagnards Laurentiens* et Alfred Girard. Son fils Jean m'a gentiment prêté ses disques lors du montage de l'émission *Des voix et des hommes*.

Je possède des enregistrements datant de 1948. Monsieur Ladouceur était venu enregistrer toute la famille dans notre petit salon. C'est moi qui avais « forcé » avec mon père pour tirer le traîneau de lourds amplificateurs et de coffres remplis de fils. J'avais six ans. Je me souviens avoir été très impressionné de pouvoir parler dans un microphone! Pour nous, un enregistrement c'est banal. Mais à l'époque, c'était une merveille! Une merveille de pouvoir se réécouter ! Mon père, lui, avait fabriqué un microphone qui imitait les modèles en usage à CHRC. Il n'en fallait pas plus pour qu'il songe à étendre son champ d'action.

CSVX Radio clandestine Saint-Vallier



«Plus remarquable encore, il improvisa un poste radio AM CSVX Saint-Vallier qui pouvait émettre dans un rayon d'au-delà de 30 km. De ce poste, il diffusait une fois la semaine de la musique folklorique et des entrevues animées mettant en valeur les talents de conteurs et de musiciens de chez nous. Il abandonna ces émissions au début des années 50.⁸»

Je ne connais pas le wattage du premier émetteur. Le

Premier émetteur, 1927
Coll. Raymond Ladouceur

deuxième émetteur qu'il construisit opérait avec une puissance de 35 à 40 watts. Il demeurait alors à l'actuel numéro civique 358, rue de la Grève. L'antenne allait de son studio à son garage. Dans les

années 50, les gens se branchaient sur des antennes extérieures. Personne n'aurait pu imaginer qu'il s'agissait d'une antenne émettrice. N'oublions pas qu'il opérait clandestinement, Le camouflage et la discrétion étaient de mise.

La portée de son émetteur variait selon la température, l'heure du jour, la longueur de l'antenne (il pouvait se brancher sur une plus petite à l'intérieur) et le « wattage » qu'il laissait circuler. Les paroisses avoisinantes le captaient très bien. À Saint-François, île d'Orléans, mon grand-père Odilon écoutait régulièrement mon père qui venait tout juste de quitter CHRC et *Les Montagnards Laurentiens*. Monsieur Ladouceur m'a raconté avoir été entendu jusqu'à Québec. Suite à une plainte de CBV-Québec, des inspecteurs auraient patrouillé Saint-Vallier pour trouver la station pirate!

Il opérait sur une fréquence indéterminée. Un des moyens de le retracer était de s'informer sur le perron de l'église, après la messe du dimanche. La fréquence projetée se communiquait de bouche à oreille. « Cet après-midi, Alphonse sera sur 1350... » En plus du contenu musical, l'humour occupait une place de choix. Un citoyen de Saint-Vallier, Charles-Henri Bélanger, se souvient d'une histoire racontée par Henri Émond. C'était un humour basé sur

⁸ *Ibid.*

l'absurde et l'effet de surprise. « J'ai appris à tricoter. Imaginez-vous donc! Je me suis acheté de la laine d'acier chez Jos Cadrin. Je suis en train de me tricoter un poêle!»

Lors de son départ pour le foyer, j'ai hérité de son émetteur qui s'en allait tout droit au dépotoir. M. Jules Breton me l'a offert. Il n'est plus fonctionnel. Il faudrait les connaissances d'un vieux technicien rompu à la technique des lampes. La 807 par exemple! Sans le savoir, CSVX donnait la parole aux gens du milieu. Il permettait de conserver et de promouvoir, bien timidement, il faut le dire, le patrimoine de la musique traditionnelle de notre coin de pays.

À son décès, ses fils ont trouvé une collection d'enregistrements en très mauvais état. L'humidité de son atelier avait littéralement scalpé l'acétate. Son fils Réal possède tout de même quelques bons enregistrements.



Deuxième émetteur
Coll. Raymond Ladouceur

Extraite de la collection privée de Jeannine Émond Cadrin, voici une entrevue réalisée en 1987, où Raynald Blouin et Richard Langlois nous parlent de cette époque. Cette séquence sonore a été diffusée dans la série *Des voix et des hommes*, le 9 mars 2002, sur CFIN Radio-Bellechasse.

Raynald Blouin

- Henri Émond, il jouait pas mal avec mon oncle Georges, Alphonse puis toi?

Richard Langlois

- Oui! On se tenait trois ou quatre ensemble.
- C'est à peu près à la même époque qu'Alphonse avait fait son poste de radio.
- Justement, ça c'est vrai. On allait jouer à tous les dimanches.
- Vous alliez jouer à tous les dimanches après-midi ?
- À deux heures.
- Ah ! Ça commençait à deux heures, jusqu'à ?
- Jusqu' à quatre heures et demie, cinq heures du soir. On jouait pendant deux ou trois heures.
- Ah ! Comme ça le père Ladouceur (...) c'est lui qui avait fait son chose...
- Ça allait jusqu'à ... Saint-Michel ils le prenaient.
- Ils le prenaient ?
- Au commencement de Saint-Michel, ils le prenaient le poste.
- À Berthier, ils le prenaient-y ?
- Au commencement de Berthier, ils le prenaient aussi. Moi, j'allais à Berthier puis j'allais à Saint-Michel voir ma femme. Et puis à Saint-Michel, quand arrivait l'heure, ils ouvraient le poste pour nous écouter jouer. Alphonse Ladouceur annonçait ça. Vous allez entendre un tel jouer.

- Un tel, ouais... vous jouiez chacun votre ...
- Chacun notre *tune*... Des fois, on jouait deux ensemble.

Impliqué dans son milieu

« De plus, à maintes occasions, avec ses systèmes de son et d'amplification, et sa collection de musique populaire sur disques, il facilita grandement le bon déroulement des activités récréatives paroissiales tels les feux de joie, les défilés de la Saint-Jean-Baptiste, les carnivals, le patinage (OTJ de Saint-Vallier).⁹ »



Salle paroissiale de Saint-Vallier (au violon)
Coll. Raymond Ladouceur, 26 juin 1942

Comme il fallait bien gagner sa vie, il louait un système de son à l'OTJ du village. Son équipement était fort utile lors des parties de hockey, lors du patinage récréatif, lors des festivals, Jeannine Émond-Cadrin organisait à cette époque des carnivals. Les répétitions se déroulaient jusqu'à tard dans la soirée. Ce système lui a épargné bien des maux de gorge! Les artistes locaux étaient souvent de joyeux fêtards.



Salle paroissiale de Saint Vallier
Violon, M. Vézina, banjo, Alphonse Ladouceur,
guitare Roland Moreau
Coll. Programme-souvenir 275^e anniversaire de
Saint-Vallier.

Unité mobile

Monsieur Ladouceur mettait à la disposition des organismes une unité mobile d'annonce avec haut-parleurs sur le toit de son auto. Songez qu'à l'époque, il n'existait pas encore d'amplificateurs fonctionnant sur le 12 volts. Il s'était fabriqué un immense et très lourd bloc d'alimentation (Power Supply) qui transformait le 12 volts en courant alternatif de 120 volts.

À l'occasion du 250^e anniversaire de Saint-Vallier, en 1963, j'ai parcouru le comté de Bellechasse avec monsieur Ladouceur et le maire Aristide Richard. Avec grande vigueur et persuasion, j'annonçais à ces bonnes gens la venue des frères Vachon et de Jean Béliveau. Imperturbable, il ralentissait dans chacun des villages alors que j'assenais le coup publicitaire du siècle! Seul la surchauffe du «Power Supply » pouvait nous arrêter!

Ses passe-temps

⁹ *Ibid.*

« Il s'adonna aussi à d'autres activités comme la mécanique automobile, l'horlogerie, la cinématographie, le canoë, la pêche, le patinage, le ski, sans oublier qu'il était excellent tireur de cartes à l'occasion.¹⁰ »

Beaucoup de gens allaient le consulter pour connaître le présent, le passé et l'avenir ! Comment juger? Il était très observateur. Il connaissait tout le monde. Discret, il observe les allées et venues de ce petit milieu. À l'occasion d'une consultation lors d'une peine d'amour, ne faisait-il pas tout simplement les liens qui s'imposent! « Petit vlimeux, va ! »



Spectacle à La Durantaye,
1959
Paul-Henri Émond
Robert Morrisset

Robert Morrisset CHRC
Sonorisation : Alphonse Ladouceur
Coll. Paul-Henri Émond



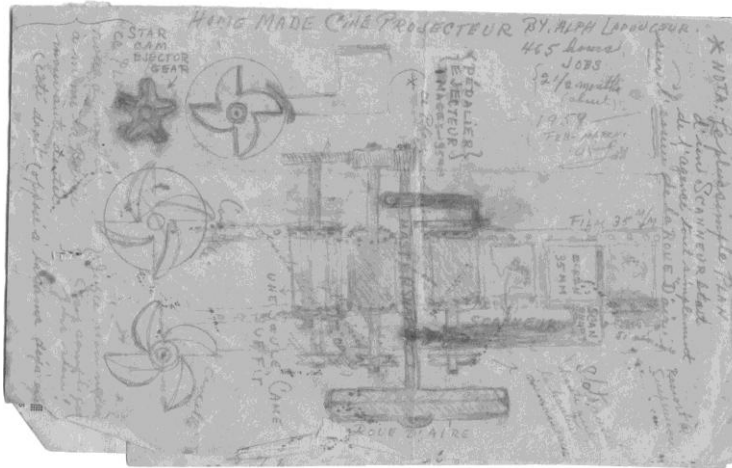
L'homme

¹⁰ *Ibid.*

Effacé, il était d'une grande politesse. Il cherchait à comprendre le fond des choses. Un jour, alors qu'il ramassait ses cerises de France, il m'expliqua l'origine de l'arbre et les vertus du fruit. Parlait-on de chimie, il me faisait un exposé sur la structure moléculaire de la Crazy Glue! Vraiment, tout l'intéressait.

Quelques petits défauts ! Davantage préoccupé par la logique du discours que l'art oratoire, il parlait sur un ton recto tono. Il était très difficile de mettre fin à une conversation. Vous vous éloignez, il continue de parler. À vingt-cinq, à cent pieds de lui, il parlait encore. On s'éloignait, il continuait... comme s'il ne voulait pas mettre fin à la richesse de la rencontre.

Une anecdote



Un soir, il vient nous rendre visite. Ma mère lui offre un verre. Il accepte avec joie. Ma sœur Jeannine lui sert un « p'tit Gin». Après quelques instants, manifestement, il ne ressent aucun effet. Le goût est même douteux. Il devient méfiant. Comment l'épouse d'Henri et sa fille en sont-elles arrivées à de telles bassesses? Après vérification, nous découvrons que la bouteille avait été utilisée comme bouillotte par ma grand-mère...c'était de l'eau de Saint-Vallier. Diplomate,

il écoute les explications. Heureusement, nous avons du vrai Gin. L'honneur et l'amitié étaient sauvegardés...

Fin des émissions

Doué d'une intelligence vive, il a connu les grands moments de l'histoire de l'électronique : la lampe sous vide (triodes, pentodes) , le transistor, la radiodiffusion FM (il assiste à la naissance de CHRC- FM Québec vers 1949), les ondes courtes, la télévision.

À l'époque où l'on faisait son voyage de noces à Québec, dans ce village fermé qui ne battait pas au diapason de la cité, Alphonse Ladouceur était perçu comme un original! La pression normative du groupe excluait tous ceux qui ne se conformaient pas au modèle en place. Parfois, j'imagine Alphonse Ladouceur terminant ses études à l'université. Il me faudrait alors écrire un livre.

Hommage et respect à ce Bellechassois de grande valeur.

Hector Prévost au pays de Jack London

par Roger Patry

À la fin du XIX^e siècle, le 16 juin 1897, un vapeur arrivant de l'Alaska devait répandre la nouvelle d'une découverte étonnante dans une des rivières du Yukon. Quelques passagers descendirent du vapeur emportant dans leurs bagages des sacs contenant une fortune en or qui s'élevait à 750 000 \$. Le lendemain, un autre vapeur déversait des prospecteurs sur les quais avec plus de 800 000 \$ du précieux métal.

Il n'en fallait pas plus pour que la fièvre de l'or se répande dans toutes les directions. Ce fut une ruée sans pareil vers Bonanza Creek et la rivière Yukon, ce qui se traduisit par un afflux extraordinaire de prospecteurs en herbe. Les journaux eurent tôt fait de répandre la nouvelle jusque dans notre région.

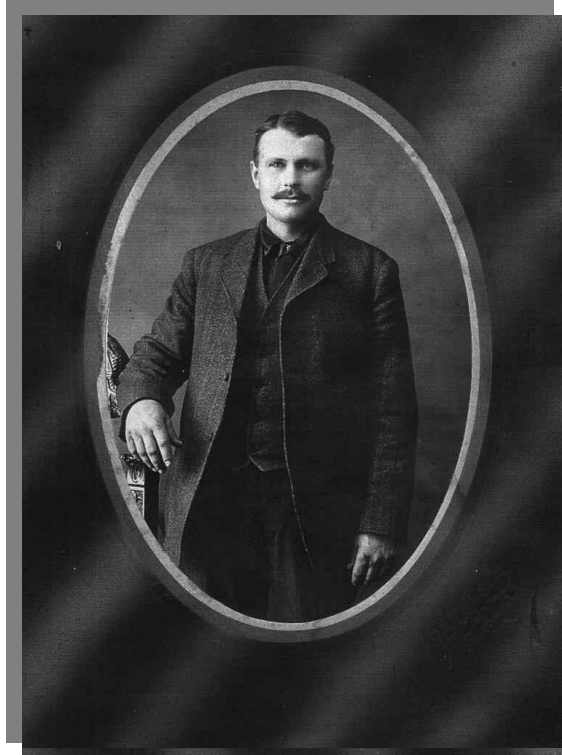
Au mois d'octobre 1902, quelque cinq ans après cette découverte, un jeune gaillard de Saint-Charles quittait sa paroisse natale pour tenter de faire fortune dans cette lointaine contrée. Hector Prévost n'avait que 18 ans lorsqu'il décida de tenter sa chance. Il ne connaissait rien de ce qu'impliquait cette aventure, mais la fièvre de l'or l'avait subjugué. « Je l'ai maintes fois entendu raconter les péripéties de cette aventure », raconte sa fille Germaine, dans un texte publié à l'occasion du livre du 250^e anniversaire de Saint-Charles. Poursuivant son récit, Germaine Prévost ajoute : « Les longues soirées d'hiver étaient pour lui l'occasion de nous relater son aventure. Pour nous, c'était un vrai conte de fée. Des faits nouveaux sortaient toujours de sa mémoire. »

Peu argenté, Hector Prévost avait dû emprunter 200 \$ pour financer son voyage. Le trajet de Québec à Vancouver amputa son magot de 64 \$. Arrivé à Whitehorse, il était plus pauvre de 20 \$. Le voyage n'était pas pour autant terminé, il lui fallait se rendre au lac Laberge, source du fleuve Yukon. L'endroit où il voulait se rendre était situé à plus de 400 milles de Dawson, trajet effectué en quatre jours sur un fleuve parfois dangereux. Pour atteindre la rivière Klondike, affluent du Yukon, il lui fallait faire le trajet sur un petit navire qui pouvait transporter seize passagers. N'ayant plus que 16 \$, il s'était improvisé rameur pour pouvoir défrayer le coût du voyage.

Finalement, après un portage de quinze milles à travers bois, il arrivait à Klondike Last Chance, endroit qui ouvrait toutes grandes les portes du rêve ou celle de la désillusion. La prospection commençait, non sans que le prospecteur ait préalablement procédé aux démarches pour trouver un emplacement sur les rives de la rivière choisie. Quand Hector Prévost eut tous les

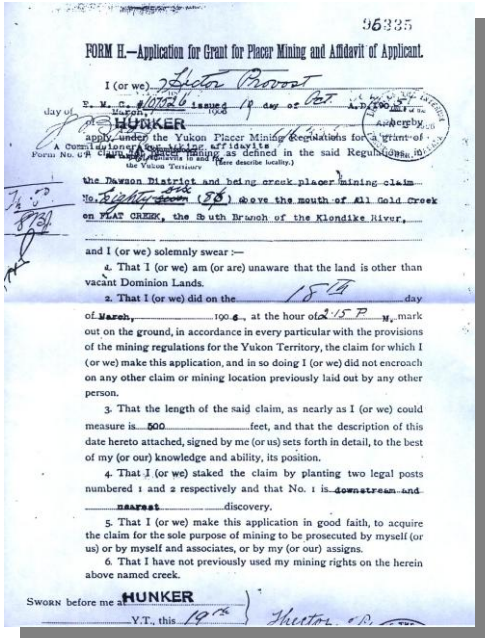
papiers en main, il se rendit vers le clam alloué avec un outillage assez rudimentaire. Ce n'était pas une mince affaire de chercher de l'or. Pour débiter, il fallait dégeler le sol à la vapeur et creuser jusqu'au roc.

De minces filets jaunes indiquaient la présence du précieux métal. L'or était récupéré par le « lavage » du gravier, le métal plus pesant restant au fond de l'écuelle. C'était de la poussière



Lors de son séjour au Yukon, Hector Prévost prit le temps de s'arrêter chez un photographe de Dawson.

d'or. Une bonne journée pouvait rapporter jusqu'à 200 \$ tandis que d'autres ne rapportaient pratiquement rien. La vie dans les camps de mineurs n'était pas de tout repos, l'approvisionnement en nourriture requérait beaucoup d'efforts, car les prospecteurs devaient se rendre à pied à la ville la plus proche qui était située à 50 km du campement. Les provisions, qui devaient durer quatre mois, étaient tirées au moyen de chiens ou de traîneaux. Leur couchette était un simple lit de branches d'épinettes étendues sur le sol gelé.



Cuire son pain sur un poêle extérieur demandait une certaine débrouillardise. Par ailleurs, le coût de la farine était prohibitif. Les pommes de terre étaient également très dispendieuses et elles étaient appréciées comme des petites gâteries. En plus de combattre le froid, les hommes devaient lutter contre les ours qui abondaient dans la région. Les plus croyants se faisaient un devoir d'aller à la messe dans le temps des fêtes. Ceux qui voulaient assister à la messe de minuit à Dawson, qui était située à 35 milles du camp, revenaient en traîneau à chien.

Durant les grands froids d'hiver, il était impensable de prospecter. Plusieurs se rendaient bûcher dans les forêts pour assurer leur subsistance. Le chantier forestier était situé à 60 milles de leur campement. Les

Les provisions essentielles

Au sommet de chaque col-frontière, un homme de la police montée vérifiait si tous les aventuriers avaient de quoi survivre.

Pour un mois de séjour, chaque prospecteur devait emporter vingt livres de farine, autant de bacon, six livres de haricots, trois livres de légumes secs, quatre livres de beurre, cinq livres de sucre, trois boîtes de lait condensé, deux livres de sel, une livre de thé, trois de café, du poivre, de la moutarde, des allumettes, des casseroles, des assiettes, une tasse, une théière, une fourchette, un couteau, un récipient pour l'eau, deux paires de bonnes couvertures, une tente, un poêle. Il fallait également des outils, dont deux rabots, trois scies, un couteau genre *bowie*, une hache, un mètre pliant, six livres de clous, trois livres d'étoffe, six de poix, cinquante pieds de corde de 8, une paire de chaussures à crampons, des verres de protection contre la neige et quelques médicaments.

hommes ne travaillaient que quatre heures par jour, car les jours sont très courts à cette latitude. En été, les moustiques étaient très agressifs.

Cette promiscuité avec des gens de toutes races, hommes avides de richesse, apportait souvent des querelles, qui finissaient parfois dans le sang. Il fallait avoir une endurance à toute épreuve pour réussir à survivre dans une région aussi hostile. Protégé par un destin providentiel et une forte constitution Hector Prévost revint à Saint-Charles en 1910. Avec le peu d'or récupéré dans son clam, il acheta une terre dans sa paroisse natale. Le 23 juillet 1912, il épousait Éva Laberge, une jeune enseignante de la paroisse, et le couple engendra une belle famille de huit enfants.

N.D.L.R. : Ce texte, un des plus pittoresques publiés à ce jour dans *Au fil des ans* est extrait de la monographie paroissiale de Honfleur.

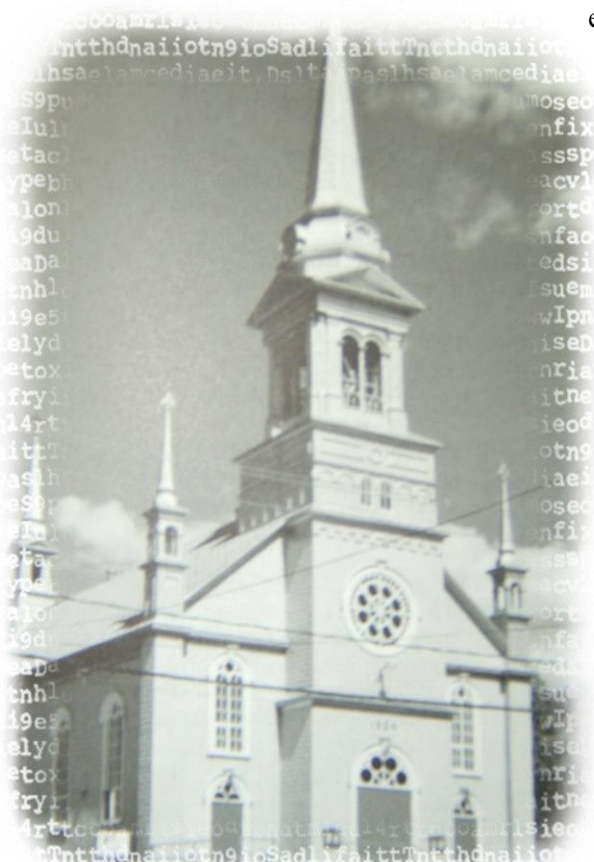
Il n'est pas un Honfleurais qui ne connaisse le Canada et son histoire. Les noms de Québec et de Montréal sont familiers à tous, comme le sont ceux de Jacques Cartier et de Samuel de Champlain. Je ne dirai donc rien de ces villes ni de ces grands Français, mais je parlerai d'un charmant village auquel la fidélité canadienne a donné le nom de Honfleur.

«Vous allez à Québec, me disait M. Lemieux, président de la Chambre des communes à Ottawa. Savez-vous qu'il y a là-bas, dans le comté de Bellechasse, une paroisse qui porte le nom du petit port normand d'où Champlain s'embarqua pour le Canada?»

-Je l'ignorais, Monsieur le Président, mais le sachant désormais, je ne quitterai pas Québec sans avoir visité cette paroisse.

-Oh! elle est bien petite et assez éloignée, mais elle témoigne de notre souvenir. Sans doute, n'est-elle pas à cette saison d'un accès très facile.

-Peu importe, je la verrai.»



Je fis part de mon projet à Robert Rémy, représentant de l'agence Havas à Washington, qui devait m'accompagner à Québec. Rémy est un Normand du Havre, fils de marin. Il aime sa Normandie comme nous l'aimons tous et le Canada est aussi cher à son cœur qu'il l'est au nôtre. «Pour ma famille et pour moi, me dit-il, Honfleur était autrefois un lieu de pèlerinage. Je referai ce pèlerinage avec vous.»

Au cours du trajet d'Ottawa à Québec, nous priâmes les contrôleurs du train de nous indiquer le moyen pratique de nous rendre à Honfleur. Ce nom leur était, hélas, inconnu. Mais un Canadien français qui nous l'avait entendu prononcer, fort aimablement nous éclaira. «Prenez le train à Québec pour Saint-Anselme. C'est un voyage d'une heure et demie. De Saint-Anselme à Honfleur, il y a six milles. Une voiture vous y conduira. Mais nos chemins encore couverts de neige sont bien mauvais.»

Nous sommes à Québec. C'est dimanche. Du Château Frontenac, le principal hôtel de la ville, nous contemplons les rives du Saint-Laurent. Le fleuve charrie d'énormes glaçons. Les collines qui s'étendent à perte de vue au delà de la ville de Lévis, située sur la rive droite, face à Québec, sont toutes blanches. Le soleil brille. Le spectacle est magnifique.

La matinée est occupée à des visites. De retour à l'hôtel, nous apprenons que les trains pour Saint-Anselme sont supprimés le dimanche. Notre désappointement est grand, car notre temps limité ne nous permet de disposer pour notre pèlerinage que de l'après-midi de ce jour. Que faire ? Louer une auto? On téléphone à l'Automobile Club qui répond : «Absolument impossible, les routes ne sont pas ouvertes ; il y a encore à certains endroits trois pieds de neige.»

Faire le voyage en voiture ? Tout le monde le déconseille. Saint-Anselme est à dix-huit milles de Lévis (environ trente kilomètres). « Vous seriez obligés de faire de nuit tout le voyage de retour. Vous seriez glacés.»

Notre décision est prise. Allons à Lévis, de l'autre côté du fleuve. Peut-être y trouverons-nous quelque chauffeur hardi qui consentira à nous emmener.

Il est midi et demi, plus de temps à perdre. Nous n'avons pas déjeuné, mais qu'importe. quelques sandwiches et l'enthousiasme calment notre faim. Nous descendons vers les quais. Une grande pancarte TRAVERSE DE LÉVIS nous indique le bac qui nous transportera sur la rive opposée. C'est un ferry-boat brise-glace, de 330 tonnes (la plaque du constructeur l'indique). Il porte le nom de Plessis. D'énormes glaçons se brisent sous l'action de ce petit navire et après dix minutes de traversée, nous débarquons à Lévis.

De puissants taxis sont là qui attendent et sollicitent les voyageurs. «Nous voudrions aller à Saint-Anselme. Qui veut nous y conduire?

-Mais, messieurs, c'est impossible, les routes sont fermées. Aucune auto ne pourrait faire le trajet. Essayez si vous voulez d'un traîneau. Seulement, ce sera long. En voilà un là-bas.» Le conducteur vient précisément vers nous. « Vous voulez nous conduire à Saint-Anselme et de là à Honfleur?

- Si vous n'êtes pas trop pressés, je puis aller jusqu'à Saint-Anselme, mais pas plus loin. Mon cheval ne pourrait faire un plus long parcours. À Saint-Anselme, vous en louerez un autre.»

Enfin ! Nous avons trouvé un brave homme qui ne parle pas d'impossibilités! Nous acceptons ses conditions et ne discutons pas l'heure qu'il fixe impérativement pour le retour, car ce serait tout compromettre.

Il a belle allure notre attelage! Un puissant cheval bai brun, dont les ancêtres étaient certainement percheros, va nous remorquer à travers la campagne canadienne, assis dans un lourd traîneau dont le confort eût rendu jaloux le moins autocrate des tsars.

Il reste à notre conducteur une précaution à prendre. Il nous en prévient. Au haut de la côte, il s'arrêtera pour aller chercher des vêtements chauds. Nos regards se croisent un peu inquiets, car nous ne sommes pas équipés pour une semblable randonnée. Bah! le soleil brille, il nous chauffe et la nuit c'est loin.

Il est maintenant une heure. On se met en route et sur la neige durcie, le traîneau glisse lentement. La côte est rude pour atteindre le plateau, mais le cheval est solide. Au sommet de la colline, l'arrêt prévu. Notre conducteur revient coiffé d'un bonnet d'astrakan et enveloppé d'une imposante pelisse de petit loup. Cela vaut une photographie. Nous la prenons et le voyage commence.

Tout au long de l'hiver, la neige s'est amoncelée. On a dégagé autant qu'on a pu le milieu de la route où il reste cependant une couche épaisse que les vents et les passants ont tassée et durcie, couche répartie de façon inégale et qui forme de véritables montagnes russes. Mais notre traîneau est conçu de telle façon que les cahots ne se répercutent pas sur les brancards. Notre cheval poursuit sa route sans être incommodé. Quant à nous, nous les acceptons avec la gaieté d'enfants que les séductions de LunaPark ont aguerris.

Sur les côtés, d'énormes tas se sont formés, à tel point que beaucoup de maisons paraissent construites en contrebas. Maisons d'aspect français, presque entièrement en bois, la plupart peintes, les autres non. Les fenêtres sont à deux vantaux, comme chez nous, et non à guillotine comme dans les constructions anglaises ou américaines. Doubles, elles constituent une protection efficace contre le froid.

L'horizon, immaculé, coupé seulement par quelques collines et des exploitations agricoles dont les bâtiments groupés ressemblent fort à ceux de nos fermes normandes, paraît sans limites.

Les villages aux noms français se succèdent. Voici Pintendre, Carrier, Saint-Henri, Saint-Charles et Saint-Gervais que nous laissons sur notre gauche. Peu d'inscriptions anglaises. Les écoles sont toutefois indiquées dans les deux langues : école, school. Sur les devantures des boutiques, on lit : Roy, Magasin général ; Gosselin, ébéniste, Fortier, modes, Beaudoin, charron,

Couture, salon de crème à la glace. N'est-ce pas la France que nous parcourons? Mais voici mieux encore : A.Dumas & Fils. La littérature nous rappelle le roman que nous vivons.

Nous pensons à haute voix : le soleil baisse; nous n'arriverons plus à temps pour prendre les photographies que nous voulons rapporter ; nous disposerons d'à peine une heure pour faire nos visites ; par qui commencerons-nous ? Par le maire, le curé ou l'instituteur ? Quelle superbe surprise pour tout le monde! Quel dommage que nous n'ayons pu partir de bonne heure le matin! Nous allons être bousculés ! Enfin, nous verrons toujours bien quelqu'un ou quelque chose.

Omer Guay, ainsi s'appelle notre conducteur, active son cheval ; marche, marche, dâ ! Un léger coup de fouet, non, une caresse de la pointe, accompagne ces mots souvent répétés. Omer Guay aime les animaux. Il les traite avec bonté. Nous l'en félicitons.

Nous traversons un bois d'érable, une érablière selon l'expression du pays. Chaque arbre, porte accroché au tronc, un petit seau dans lequel coule un liquide dont on fait le sucre. N'était la différence dans l'essence du bois, on se croirait dans nos Landes. L'industrie du sucre est spéciale à la province de Québec. Très prospère jusqu'à présent, elle est gravement menacée par le relèvement du tarif douanier américain.

Nous marchons toujours, croisant de temps, en temps, mais rarement cependant, un équipage du même genre que le nôtre. Omer Guay nous dit : «Nous perdons du temps à cause du dégel, ça défonce. Mais au haut de la colline, vous apercevrez le village de Saint-Anselme.»

Le voici ce clocher! Trois heures et demie ont passé depuis que nous avons quitté la traverse de Lévis. Nous sommes au bout de notre longue étape. Omer Guay arrête son cheval devant l'Hôtel Central, modeste bâtisse de bois, d'aspect sympathique et accueillant. L'hôtesse, Mme A. Couture, nous reçoit, aimable, prévenante. «Vous venez de Lévis et vous allez à Honfleur. Bien sûr qu'il vous faut un autre cheval! C'est comme un fait exprès. Nous en avons deux à l'écurie, mais ils ne sont pas là. Et mon mari est absent. Il arrange les chemins à cause de la neige. Mais, attendez, on va en emprunter un.»

Un jeune homme arrive. C'est le fils de Couture. On le sent vif, intelligent, débrouillard. Rapidement, il nous trouve un cheval et nous installe dans un nouveau traîneau, petit, étroit, léger. Le cheval est fin, taillé pour la course. Que de grelots, grands dieux! sur son harnais et quel tintamarre! C'est qu'ici, on n'utilise pas de lanternes. Les voitures s'annoncent au bruit des grelots comme autrefois les diligences à l'arrivée à l'auberge.

Nous parcourons à grande allure les six milles qui nous séparent de Honfleur. Même champs de neige, mêmes fermes, mêmes bâtiments analogues aux nôtres, mêmes horizons. Dans le lointain se dessine une église, puis un village. Un dernier effort, une montée et c'est Honfleur. Nous voici au milieu d'une place rectangulaire, dont l'église, prolongée d'une petite chapelle, forme l'un des sommets.

Le froid est vif. Il se fait tard. La place est quasi déserte. Nous regardons l'église. Elle est en bois, couverte de tôle et attenante au cimetière. Élané et majestueux, le clocher domine tout ce qui l'entoure.

Le soleil a disparu. Le temps est gris. Vite une photographie, la seule que nous pouvons prendre. Voyons maintenant si Monsieur le Curé est à l'église. Une porte latérale est ouverte. Nous montons un escalier qui nous conduit à la petite chapelle et nous nous trouvons au milieu du maître-autel. De cet endroit surélevé, nous contemplons l'intérieur. Tout y est harmonieux. Point de style, mais un goût sûr.

M. le Curé n'est pas là. Allons au presbytère. Il forme un autre angle du rectangle. C'est une bien jolie habitation, de beaucoup la plus belle du village. La distance est courte de l'église au presbytère, mais il faut marcher sur la neige. Il nous arrive de nous écarter de l'étroit sentier battu et nos jambes s'enfoncent jusqu'aux genoux. Derrière les vitres, deux aimables visages féminins paraissent s'amuser fort du manque d'équilibre des deux inconnus qui, prudemment, s'avancent à petits pas. Leur joie nous rassure. Nous serons bien accueillis.

Nous sommes enfin en présence de M. le Curé. Nous nous présentons, disant notre amour pour Honfleur, la petite ville de là-bas, sur les rives de la Seine, et notre amour pour Honfleur, le petit village du comté de Bellechasse.

«Vous désirez connaître les origines de Honfleur. Elles ne remontent pas loin, à 25 ans environ. Attendez, j'ai un livre où elles sont indiquées, je vais le chercher.»

Monsieur le Curé nous apporte alors un gros ouvrage intitulé *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie des paroisses, missions et municipalités de la Province de Québec*, par Hormidas Magnan. Il l'ouvre à une page qu'il connaît bien, et nous copions ce qui suit :

Notre-Dame-du-Bon-Conseil (Bureau de poste : Honfleur) Comté de Bellechasse, diocèse de Québec. Un curé réside dans cette paroisse depuis 1903, date de l'ouverture des registres. Érection canonique : 5 mai 1905. Le territoire de cette paroisse a été détaché de Saint-Anselme et de Sainte-Claire dans le comté de Dorchester et de Saint-Gervais et de Saint-Lazare, dans le comté de Bellechasse. La municipalité de la paroisse de Honfleur a été érigée le 5 mars 1915, en vertu de l'acte 5 Geo V, chap 3. Le village est situé à six milles de la station de Saint-Anselme, sur le parcours du Canadien National. Monsieur le Curé de la paroisse, l'abbé N. Lafrance, nous écrit : «Dans la lettre de nomination d'un procureur à l'Évêque, à la date du 30 mai 1903, il est écrit : Le titulaire de la paroisse sera Notre-Dame-du-Bon-Conseil. Faites donner le nom de Honfleur au bureau de poste de la paroisse. L'ancêtre au Canada de Mgr L.-N. Bégin, archevêque de Québec, venait de Saint-Léonard de Honfleur, évêché de Lisieux, France. Il vint au pays en 1655. Ce nom de Honfleur rappelle aussi la ville d'où Champlain partit en 1608 pour aller découvrir les terres neuves au Canada. Population : 700.

«Vous savez, reprit M. le Curé, on a dit que le nom de Honfleur avait été donné à cette paroisse à la suite d'un voyage en Normandie de M. Turgeon. Ce n'est pas exact. C'est l'archevêque de Québec qui l'a choisi lui-même en souvenir d'un ancêtre qui venait de la paroisse de Honfleur. C'est Honfleur sur Péribonka, situé sur la rivière Mistassini, au Lac-Saint-Jean, à une douzaine d'heures de train de Québec. (Des renseignements qui nous ont été donnés à Québec, il semble résulter que Honfleur sur Péribonka serait bien le village fondé à la suite du voyage de M. Turgeon.) »

Monsieur le Curé poursuit : «Notre église, vous l'avez vu, est dédiée à Notre-Dame-du-Bon-Conseil. Elle a été construite en 1904. Son premier curé a été le révérend N. Chabot, le deuxième, M. l'abbé A. Lacasse. Je suis le troisième, ici depuis plus de vingt ans. Nous avons un magnifique carillon de cloches. Il est français. Il nous a été fourni l'année dernière par la Maison Pascard, de la Savoie.

-Nous avons vu partout sur notre chemin des noms français. En existe-t-il beaucoup dans votre village ?

-Mais certainement, et ils ne disparaîtront pas. Nos familles s'appellent Beaudoin, Audet dit Lapointe, Dion. Il y a aussi des Paré, Fournier, Marceau, Baquet dit Lamontagne, tous noms bien français.

-Le vôtre, Monsieur le Curé, l'est doublement puisque vous vous appelez Lafrance.

-Je m'appelle Napoléon Pinel dit Lafrance. Ma famille est originaire de La Rochelle. Le nom Pinel a disparu.

-La plupart de vos paroissiens sont sans doute agriculteurs?

-Oui, presque exclusivement.

-La vie doit être assez dure pour eux l'hiver. Mais que font-ils donc au cours des longs mois de neige?

-Ils arrivent à s'occuper. Les mois d'hiver sont longs en effet. La neige commence à tomber en fin de novembre pour ne disparaître que vers la mi-avril. Ainsi, dans quinze jours, il n'y en aura plus. Nous n'avons guère que deux saisons, l'hiver rigoureux, l'été chaud. L'hiver, nos fermiers vont à l'abattage des arbres. Chez eux, ils procèdent au sciage. En outre, le battage des grains leur prend beaucoup de temps. Et puis, il leur faut soigner leurs animaux qui ne quittent pas l'étable

de tout l'hiver. Ils les nourrissent de foin, de navets et ajoutent pour les vaches laitières de l'avoine moulue. Si les récoltes n'ont pas été suffisantes, du son et même du gruau forment le complément.

-L'été, les travaux des champs ne laissent aucun loisir. Tout est à faire. Les semailles n'ont jamais lieu avant l'hiver. Les terres ont été seulement préparées. Ainsi, dès la fonte des neiges, la plus grande activité règne-t-elle partout. On laboure, on sème et bientôt on récolte. Dans notre région, on ne cultive que peu le blé, depuis que l'Ouest en cultive sur une vaste échelle. La terre convient mieux à l'avoine, au seigle et au maïs.

-Nous aimerions avoir des photographies du village. Nous n'avons pu prendre que l'église et nous ignorons encore si les clichés sont bons. Vend-on ici des cartes postales illustrées ?

-Non, mais je possède quelques photographies. Je vais vous les faire voir.»

Monsieur le Curé a pris confiance. Il se montre empressé et a le désir de nous être agréable.

«Tenez, voici l'église ; elle est bien! Ceci, c'est l'école. Les réunions du conseil municipal s'y tiennent, car il n'y a pas de mairie. Regardez le presbytère, il est réussi n'est-ce pas ? Voici encore la photographie du presbytère, elle n'est pas «trop pire». Et notre place plantée de 80 érables, avec au milieu son grand mât de signaux, n'est-elle pas jolie? Celle-ci, c'est une vue prise du clocher, voyez comme l'horizon est large et la campagne belle. Cette dernière, c'est moi.»

Nous contemplons Monsieur le Curé, mince dans sa soutane noire, l'air jeune malgré ses cheveux grisonnants. Cette collection nous tente fort et nous exprimons le désir d'y puiser. Malheureusement, elle ne se compose que d'une seule épreuve de chaque cliché et M. le Curé voudrait bien ne pas s'en séparer.

«Consolez-vous, nous dit-il. Je vais prochainement publier dans l'Action Catholique de Québec l'histoire de notre village. Vous y trouverez tout ce qui vous intéresse. je vous promets de vous en faire parvenir quelques numéros. Et puis, je vais vous donner quelque chose.»

Il ouvre alors un tiroir et nous remet deux jolis médaillons qui portent la photographie de l'église et l'inscription : **Honfleur, Bellechasse, Québec**. Un ruban y est attaché sur lequel on lit : **25^e anniversaire de la fondation de la paroisse de Notre-Dame-du-Bon-Conseil de Honfleur**.

Nous nous confondons en remerciements et déclarons que l'un de ces médaillons sera offert à M. le Maire de Honfleur et l'autre à M. le Curé de l'église de Saint-Léonard.

«À notre retour en Normandie, nous vous enverrons, M. le Curé, les plus belles vues de Honfleur. Elles ont leur place toute marquée ici, dans votre salon, à côté de ces jolies scènes des débuts des colons français au Canada, Et nous y joindrons un livre qui vous intéresse. Comment doit être libellée l'adresse ? Monsieur l'abbé Lafrance...

- Napoléon Lafrance, Honfleur, Bellechasse, Canada.

-Et votre école? qui la dirige ? Y enseigne-t-on l'anglais ?

-Notre école est dirigée par des institutrices laïques, sous la surveillance du ministère de l'Instruction publique. On y étudie très peu l'anglais. Ceux qui désirent apprendre cette langue vont dans les écoles supérieures.

-Vous nous avez dit que vous n'avez pas de mairie. Mais vous avez un maire puisqu'il y a un conseil municipal qui tient ses séances dans l'une des salles de l'école. Nous serions heureux d'aller le saluer.

-Vous êtes pressés de repartir ; vous n'en avez pas le temps. Il habite à deux milles d'ici. C'est un cultivateur, un homme très bien. Son nom est Émile Paré. Il est père d'une nombreuse famille, dix enfants. Il chante au lutrin et a une très belle voix.

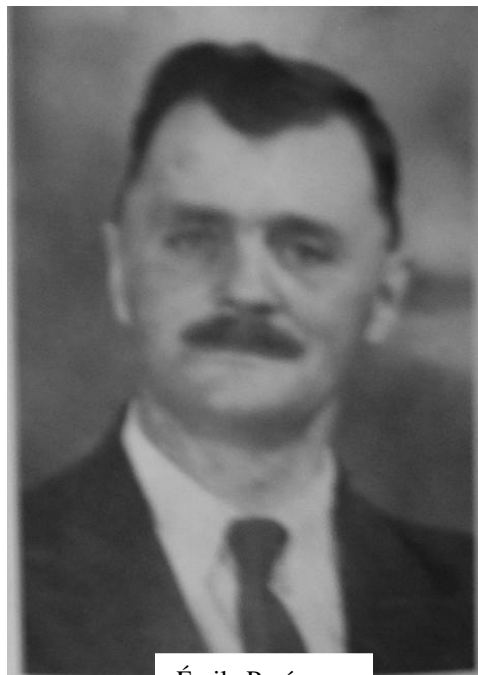
-Eh bien ! Quand vous le verrez, vous le saluerez en notre nom et lui exprimerez nos regrets.

-Y-a-t-il des magasins ?

-Un seul, celui de M. Joseph Fournier. C'est un magasin général. C'est en même temps le bureau de poste.»

Le jour se fait sombre. Il nous faut mettre un terme à cet entretien, trop court à notre gré, et nous séparer du prêtre aimable qui nous a si gracieusement documentés. Nous le faisons avec émotion. Le reverrons-nous jamais? C'est peu probable. En tout cas, nous garderons le souvenir de sa physionomie à la fois énergique et douce, de son regard pénétrant sous le lorgnon et plein de bonté. Nous correspondrons avec lui et ne romprons pas des liens que nous sentons déjà étroits.

Une courte visite au bureau de poste avant de quitter la petite place de Honfleur. Juste le temps de griffonner pour M. Sescou quelques mots sur une carte postale que nous voudrions timbrée au cachet de Honfleur, et lui annoncer une documentation qui sera ce reportage. On est aussi aimable au bureau de poste qu'au presbytère. Voyant notre désespoir de ne pas trouver de cartes postales illustrées, la dame qui nous reçoit, madame Fournier sans doute, nous propose un médaillon du 25^e anniversaire de la fondation de l'église. Nous aurions



Émile Paré

scrupule à la priver de ce pieux souvenir et la remercions.

En route pour Saint-Anselme, nous y serons bientôt, car le fils Couture conduit avec maestria. À mi-chemin, il rencontre une personne de sa connaissance et lui crie : « Tu vas tirer tes vaches ? » Saluons bien bas ce pur langage normand, quatre siècles après la Conquête, 167 ans après le traité de Paris.

À l'Hôtel Central, de Saint-Anselme, Omer Guay nous attend. Son beau percheron est reposé. Il ne nous laissera pas en chemin. Madame Couture nous a préparé des sandwiches et des œufs durs et notre repas du soir se fera comme celui du midi. Il semble qu' à l'hôtel nous avons des amis. Un groupe de jeunes gens, une charmante jeune fille nous souhaitent bon voyage.

Huit heures. Le ciel est sans étoiles, mais une pâle lune claire éclaire notre route. Silencieusement, nous recommençons à glisser sur la neige. de nouveau les villages se succèdent, endormis. Nous sommes pensifs... et glacés! Omer Guay qui voudrait bien savoir qui nous sommes risque quelques mots :

«On a dit à l'hôtel que vous étiez des "exporteurs"».

-Vraiment? C'est amusant. Donnez-nous votre adresse et vous recevrez dans quelques temps un journal de France qui vous renseignera.»

Omer Guay, n'en doutez pas, est encore intrigué. Onze heures et demie, il nous dépose à la traverse de Lévis et un quart d'heure plus tard, nous avons rejoint nos chambres au Château Frontenac. Journée mémorable pour nous. Vieux noms français, vieux mots, vieilles expressions normandes, vieilles coutumes. accent de notre terroir, fidélité à notre langue, amour du passé, tout cela n'est-il pas l'incontestable survivance?

À bord de l'Île-de-France, 21 avril 1930.

L'histoire de la fameuse carte de Joseph Bouchette

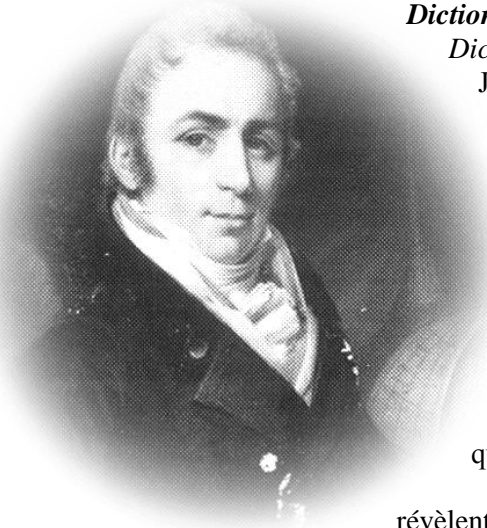
Source : *Histoire Québec*, Gilles Boileau, novembre 2004
Texte suggéré par Réjean Bilodeau

To His Most Excellent Majesty King William IV this Topographical Dictionary of one of Great Britain's most happy flourishing colonies with His Majesty's special permission most respectfully dedicated by His Majesty's grateful and devoted Canadian subject and servant.

Jos Bouchette

Il est évident qu'avec une telle page de présentation où l'auteur déclarait en pleine lumière ses bons sentiments et son affection délirante pour la Couronne britannique, l'auteur –le lieutenant-colonel Joseph Bouchette –risquait de connaître quelques ennuis... à une époque où la population du Bas-Canada ne cessait d'accumuler les griefs contre la dite Couronne... Voyons brièvement l'histoire de Jos Bouchette et de sa fameuse carte...

Le plus ancien et le plus complet document de référence utilisé par les chercheurs de toutes vocations, tant au Haut-Canada qu'au Bas-Canada, est sans doute le légendaire *Dictionnaire topographique du Bas-Canada (Topographical Dictionary of the Province of Lower Canada)* de l'arpenteur Joseph Bouchette. On y a recours depuis 175 ans ! C'est un inventaire, un dictionnaire et une encyclopédie tout à la fois.



Ce document, édité à Londres en 1832, était accompagné d'une carte couvrant le territoire du Bas-Canada de l'époque. C'est à la demande ou avec l'accord de l'Assemblée législative que Bouchette avait reçu mandat de la Chambre d'Assemblée de réaliser cet ouvrage. Mais la carte qui l'accompagnait coûta plus cher que prévu et son auteur demanda aux représentants du peuple de lui donner plus d'argent afin qu'il ne soit pas obligé de s'endetter.

Les procès-verbaux des délibérations de l'époque révèlent que Bouchette revint à la charge auprès des députés en maintes occasions –*ad nauseam* pourrait-on même dire –pendant plusieurs années. Nous nous arrêtons uniquement au débat du 20 février 1830, l'un des plus révélateurs. Il dura un bon moment et les discussions laissaient voir les sentiments plus ou moins «patriotiques» de chacun des intervenants. Et on était encore loin de l'émeute du 21 mai 1832 sur la rue du Sang, des 92 résolutions de 1834 et de la grande répression de 1837. Mais il y avait déjà deux pensées qui devenaient chaque jour davantage irréconciliables. En vérité, l'esprit de mesquinerie et de partisanerie dans lequel se déroula ce débat laissait présager des jours de fanatisme et d'intolérance.

Une carte fabriquée en Angleterre

Pour bien comprendre les divers aspects du dossier et les dessous de cette requête de Bouchette, il faut avoir en mémoire que ce dernier avait choisi de faire «fabriquer» et imprimer sa carte en Angleterre parce que les artisans y étaient meilleurs. MM Duval, Stuart, Viger, Laterrière et Papineau, tous membres de la Chambre, prirent la parole à tour de rôle. Si Bouchette n'avait pas fait réaliser sa carte en Angleterre (par la maison d'édition *Longman, Rees, Orme, Green and Longman* qui tenait boutique sur *Paternoster-Row*) le problème eût été sans doute différent. On lui reprochait également d'avoir séjourné trop longtemps à Londres et d'y avoir dépensé, en un mot, d'avoir parfois eut tendance à «faire la belle vie».

M. Duval intervint le premier. Porte-parole du comité spécial qui avait examiné la demande de l'arpenteur général, il affirmait qu'on ne pouvait «le forcer à donner son ouvrage à perte», d'autant plus qu'il «avait entrepris un grand et important ouvrage». Il ajouta même : «Nous sommes convaincus que nous nous étions trompés tous ensemble, et nous allons rectifier l'erreur.»

À son tour, M. Stuart se montra favorable à la demande de M. Bouchette. Ayant décelé quelques imperfections sur le précieux document, il croyait fermement qu'il fallait procurer à son auteur les moyens de les corriger et de parfaire son travail. M. Stuart tenait M. Bouchette en très haute estime. « Personne, selon lui, n'avait fait autant que le Colonel Bouchette pour faire connaître son pays en Angleterre et à l'étranger.» Il était même essentiel, toujours selon M. Stuart, de faire en sorte que cette carte soit mise dans les mains du grand public le plus tôt possible afin qu'elle fasse connaître les richesses du pays. «Quelle province était plus riche en cours d'eau navigables, en terres fertiles ; et cependant quelle province était aussi peu connue, même de ses propres habitants » ? demandait-il. Ne pas publier cette carte serait en quelque sorte une trahison, ce serait «manquer de fidélité aux constituants».

La Chambre ne connaît que la Justice

Aussi étonnant que cela puisse sembler, M. Viger fut le premier à mettre en doute le bien-fondé de cette demande. Acquiescer à cette demande serait, selon lui, violer la loi, puisque ce serait alors déroger à ce qui avait été convenu officiellement. « La Chambre, déclarait-il, ne connaissait pas la libéralité, elle ne connaissait que la justice. » M. Viger –un tantinet arrogant– trouvait même que la Chambre avait fait preuve d'une grande magnanimité en ayant recours aux services de M. Bouchette, compte tenu «que les hommes de talent étaient peu nombreux dans le pays et qu'il fallait les encourager». Aujourd'hui, on réproverait avec véhémence de tels propos.

C'est dans *La Minerve* du 1^{er} mars 1830 que l'on trouve les informations nous permettant de comprendre un peu mieux les dessous de cette affaire. Voici donc une partie de l'intervention de M. Viger :

« D'après les termes de la loi de l'année dernière, on avait l'intention de souscrire pour 100 exemplaires, mais non en détail, et à une condition toute particulière, savoir qu'il n'en coûtait pas plus que 500 guinées ; c'était l'intention de la législature. S'il y avait eu erreur, elle n'était pas la loi. On avait parlé des obligations imposées à M. Bouchette : mais était-ce la législature qui l'avait obligé de passer en Angleterre à grands frais, d'y résider pendant longtemps et d'y payer pour son ouvrage un prix beaucoup plus fort que de ce côté de l'Océan ?»

Il avait donc été convenu d'acheter 100 cartes pour un montant total de 500 guinées, soit 5 guinées l'unité. Or la demande de M. Bouchette portait ce coût à huit guinées. Par ailleurs, c'est Bouchette qui a décidé de faire imprimer sa carte en Angleterre où il passa à cette fin, de longs mois... ce qui lui coûta cher. À qui la faute ? Qui devait payer ? On peut s'étonner de ce que la Chambre d'Assemblée perde son temps à de telles futilités. Dans la logique de M. Viger, on aurait pu se satisfaire d'une carte médiocre, à la condition qu'elle ne coûte pas cher.

On peut deviner facilement que M. Duval allait donner la réplique à son collègue Viger. Après avoir reconnu que «l'erreur était pardonnable». Il insista sur l'honnêteté et même la naïveté de M. Bouchette qui, s'il avait mieux servi ses intérêts, aurait sans doute exigé davantage pour

son travail et ses recherches. Quoi qu'il en soit, il demeurerait «dans l'intérêt du pays de prendre les 100 copies».

On fait appel au sentiment national

Sans doute peu convaincu de la solidité de ses arguments et peut-être peu convaincu lui-même. M. Duval tenta subtilement d'élever le débat à un niveau supérieur en faisant appel au «sentiment national». Il invoqua des arguments stratégiques : «Fallait-il pour trois guinées de différence par exemplaire arracher un ouvrage national à des sujets anglais et le remettre entre les mains de nos ennemis ? » Encore fallait-il accepter de voir dans les États-Unis un ennemi. Il est vrai qu'à cette époque la situation était plus ou moins délicate.

Par ailleurs, M. Viger, tout en se disant «enchanté du zèle et du patriotisme de l'honorable membre» trouvait cependant que les sentiments de M. Duval le menaient un peu loin. Les échanges s'élevèrent d'un cran quand M. Laterrière rappela à ceux qui chipotaient sur le montant supplémentaire demandé par M. Bouchette qu'ils avaient accepté de se montrer très généreux en votant jadis 750 £ «pour l'empaillage d'oiseaux et de chats-huants, chose qu'il ne regardait pas comme aussi importante ». Mais M. Laterrière prit bien soin de ne pas transformer cette affaire en drame : la guerre avec les États-Unis n'était pas pour demain et il n'y avait pas encore d'espions au pays à la recherche de la carte de M. Bouchette. Tout en reconnaissant l'utilité de la carte en question, le savant député se demandait comment il se faisait que la seule évocation du nom de M. Bouchette suscitait toujours d'âpres questions et engendrait de vifs accrochages... Oui, pourquoi ?

C'est *La Minerve*, –la feuille de Ludger Duvernay et de Viger –qui attacha le grelot en rapportant les paroles d'un des représentants du peuple : «M. Laterrière dit qu'il ne savait pas par quelle fatalité le nom de M. Bouchette réveillait toujours certaines indispositions ; il y avait quelque chose de pestilentiel attaché à l'origine de la mesure. »

Mais qui était donc ce Joseph Bouchette ? Issu d'une famille dont le grand-père était originaire de Saint-Malo, Joseph Bouchette est né à Québec, le 14 mai 1774. Ses biographes, quand ils parlent de son père Jean-Baptiste Bouchette, se plaisent à raconter que celui-ci, en 1775, aurait conduit de Montréal à Québec, en chaloupe, le gouverneur Carleton.

Joseph Bouchette fut nommé arpenteur général du Bas-Canada en 1803, après avoir exécuté de nombreux et importants travaux de recherches... dans le Haut-Canada. Il consacra une partie de ses énergies dans divers travaux relatifs à la frontière entre le Canada et les États de la Nouvelle-Angleterre. Il prit une part active dans la guerre de 1812 où il avait une commission de major général des volontaires. C'est à compter de 1813 qu'il eut droit d'arborer le titre de lieutenant-colonel.

Ses relations avec l'Angleterre et la Cour de Londres étaient excellentes, voire même amicales. On doit surtout savoir de lui que lors du projet de l'Union du Haut et du Bas-Canada, en 1822, «il fut le seul Canadien français composant le comité bas-canadien, et le 22 novembre 1822, il prononçait un discours où il préconisait des conditions extrêmement favorables aux Hauts-Canadiens »...¹

On comprend mieux alors pourquoi Papineau et les siens ne le portaient pas dans leur cœur. Mais les sentiments de Jos Bouchette n'empêchèrent pas le plus jeune de ses fils, Robert Shore Mines, de prendre fait et cause pour les Patriotes, ce qui lui valut l'exil aux Bermudes.

Déjà autour des années 1815, Bouchette avait réclamé de la Chambre un supplément pour certains travaux effectués et dont les coûts avaient dépassé les sommes allouées. En vain. La même chose se reproduisit vers 1830. En dépit de ses amitiés avec les divers gouverneurs, c'est le gouverneur Sydenham qui le força même à prendre sa retraite et à quitter son domicile de Québec, où il était devenu bien malheureux, pour Montréal.

¹ E. Fabre-Surveyer, *Mémoire de la Société royale du Canada*, 1940.

Le délire et la mesquinerie de Papineau

Pour sa part, l'Orateur de la Chambre et chef du Parti canadien –futur Parti patriote– semblait ne pas porter M. Bouchette dans son cœur, ou du moins avait-il peu d'estime pour son travail. C'est du moins ce que l'on peut croire en lisant *La Minerve* quand elle se fait l'écho de Louis-Joseph Papineau :

«On exagérerait les avantages de son projet. Les cartes géographiques étaient d'une certaine utilité, mais la sienne en aurait-elle plus que d'autres ? Était-ce son mérite intrinsèque et son utilité qui en avaient haussé le prix ou les ornements futiles dont il l'avait couverte ? L'année dernière, la Chambre[...]avait seulement dit que la carte pourrait être de quelque utilité ; et on avait accordé une somme fixe pour 100 exemplaires une fois pour tout. »

M. Papineau juge sévèrement la carte et les arguments qu'il a utilisés en cette occasion pour discréditer le travail de Bouchette le rendraient ridicules aujourd'hui. Papineau voulait une carte «sans montagnes» afin qu'on voit mieux les routes et les chemins. Peut-être a-t-il voulu faire une blague ? En parlant de la carte de Bouchette, il dit :

«Chaque coup de burin se paye, et ses amis lui avaient déjà fait le reproche d'y avoir mis trop de luxe, de l'avoir noircie en couvrant le fond, et par-là, de l'avoir rendue moins utile. Lorsqu'une carte est déroulée, si elle est nette, on peut y tracer les chemins nouvellement ouverts, les villages formés récemment ; mais on ne peut plus l'utiliser si elle est hérissée de montagnes là où il n'y en a pas, et couverte de petits arbres là où l'indication des forêts n'est pas nécessaire.»

Face au dossier Bouchette, le patriotisme de Papineau est à la baisse. Il donne aussi des leçons de civisme et même de morale en affirmant, entre autres que «le commerce libéralise les sentiments et rapproche les hommes civilisés des divers pays». Selon lui, c'est ce qui serait arrivé si Bouchette avait été faire fabriquer sa carte aux Etats-Unis. « Il ne faut pas, dit-il, afficher un patriotisme exclusif et aveugle. » Il ajoute avec candeur que «la *carte* la plus utile serait celle qu'on pourrait faire graver dans le pays à 5 ou 6 chelins, et qu'on retrouverait dans tous les presbytères, dans l'étude de chaque notaire, et dans tous les autres endroits publics, voilà comment on peut faire descendre l'instruction parmi le peuple. M. Bouchette n'aurait pas dû passer en Angleterre ; il aurait trouvé à Québec même un artiste qui fait honneur au pays, et dont les ouvrages décèlent un talent châtié»...

En prenant connaissance de cette étonnante déclaration de Papineau, on comprend facilement que même les grands hommes, parfois, connaissent de regrettables moments de léthargie intellectuelle et que le fanatisme l'emporte sur la raison.

L'Honorable Orateur affirmait qu'il n'avait rien d'hostile contre M. Bouchette, dont il trouvait les efforts méritoires, mais qu'il ne fallait pas le suivre dans ses écarts. C'était là le motif pour lequel il s'opposait à la proposition d'accorder plus d'argent à M. Bouchette.

Au cours de son plaidoyer, M. Papineau avait parlé d'une autre carte, celle de MM Charland et Vondenvelden «qui était d'une plus grande utilité à cause de sa netteté». Elle avait aussi la très grande utilité de coûter seulement trois ou quatre piastres. M. Viger, lui, vanta les qualités de la carte d'un certain M. Lay.

M. Stuart était en total désaccord avec cet énoncé. Déclarant ne pas douter des connaissances de l'honorable membre du comté de Kent (M. Papineau) en littérature, il dit bien haut, du même coup, «qu'il n'était peut-être pas aussi habile dans les arts et qu'il ne s'y connaissait pas». Quant à la carte de M. Lay, à laquelle on avait fait allusion, « elle était fautive, mensongère, peu honorable à son auteur, et insultante au pays dans lequel on l'avait offerte en vente». Il lui reprochait même d'avoir donné à la frontière avec les États-Unis un tracé erroné. En conclusion, M. Stuart déclara «qu'il ne fallait pas, après avoir tendu la main au pétitionnaire (M. Bouchette) l'entraîner à la ruine ou à de grands inconvénients personnels».

La question fut mise au vote. La Chambre refusa par un vote de 21 contre 12 d'acquiescer à la requête de M. Bouchette. Et la Chambre ajourna au lundi suivant...

Répertoires et plans des cimetières de Bellechasse par Marc-Guy Létourneau

	Description	Nbre de monuments	Nbre d'inscriptions	Nbre de pages	Prix	Poste
7	Saint-Étienne, Beaumont (1822-1996)	317	845	78	12,00 \$	2,50 \$
20	Saint-Vallier (1824-2001)	575	1 543	97	15,00 \$	2,50 \$
21	Saint-Michel (1799-2001)	469	1 804	113	15,00 \$	2,50 \$
26	Saint-Magloire (1824-2002)	532	1 139	81	15,00 \$	2,50 \$
29	Sainte-Sabine (1851-2002)	298	619	48	10,00 \$	2,50 \$
30	Saint-Camille (1841-2002)	415	1 103	84	15,00 \$	2,50 \$
33	Saint-Gabriel-Archange, La Durentaye (1835-2003)	177	592	50	10,00 \$	2,50 \$
35	Saint-Philémon (1805-2003)	462	1 164	84	15,00 \$	2,50 \$
36	ND-Auxiliatrice, Buckland (1831-2003)	379	1 022	84	15,00 \$	2,50 \$
37	St-Cajetan, Armagh (1821-2003)	836	2 214	154	20,00 \$	5,50 \$
38	Saint-Henri (1826-2003)	657	2 381	160	20,00 \$	5,50 \$

Répertoires de Bellechasse de Napoléon Goulet

N°	Description	Nbre de pages	Prix	Poste
4001	Mariages et nécrologe de Saint-Cajetan, Armagh (1857-1973)	180	25,00 \$	5,50 \$
	et de Saint-Gabriel-Archange, La Durantaye (1910-1973)	44		
4002	Mariages et nécrologe de Saint-Camille (1902-1975)	82	20,00 \$	5,50 \$
	et de Sainte-Sabine (1906-1975)	48		
4003	Mariages et nécrologe de Saint-Charles (1749-1982)	322	25,00 \$	5,50 \$
4004	Mariages et nécrologe de Saint-Damien (1882-1972)	94	15,00 \$	2,50 \$
4005	Mariages de Saint-Gervais-et-Protais (1780-1979)	268	25,00 \$	5,50 \$
4006	Nécrologe de Saint-Gervais-et-Protais (1780-1979)	102	15,00 \$	2,50 \$
4007	Mariages et nécrologe de Saint-Lazare (1849-2001)	230	25,00 \$	5,50 \$
4008	Mariages et nécrologe de Saint-Magloire (1872-1975)	106	15,00 \$	2,50 \$
4009	Nécrologe de Saint-Michel (1733-1980)	112	15,00 \$	2,50 \$
4010	Mariages et nécrologe de Saint-Nérée (1883-1983)	114	15,00 \$	2,50 \$
4011	Mariages et nécrologe de Notre-Dame-Auxiliatrice, Buckland (1863-1983)	110	15,00 \$	2,50 \$
4012	Mariages et nécrologe de Notre-Dame-du-Bon-Conseil, Honfleur (1903-1982)	62	10,00 \$	2,50 \$
4013	Mariages et nécrologe de Saint-Philémon (1886-1975)	84	15,00 \$	2,50 \$
4014	Mariages et nécrologe de Saint-Raphaël (1851-1982)	248	25,00 \$	5,50 \$
4015	Nécrologe des Soeurs de NDPS (1917-1975)	12	6,00 \$	2,50 \$
	et de l'Hospice (1901-1973)	22		

Répertoires de Dorchester de Napoléon Goulet

N°	Description	Nbre de pages	Prix	Poste
7501	Nécrologe de Sainte-Claire (1824-1983)	90	16,00 \$	2,50 \$
	Nécrologe extérieur de Sainte-Claire (1893-1937)	12		
7507	Nécrologe de Saint-Anselme (1830-1983)	78	15,00 \$	250 \$

Répertoire de Lévis de Napoléon Goulet

N°	Description	Nbre de pages	Prix	Poste
7601	Nécrologe de Saint-Henri (1766-1978)	98	15,00 \$	2,50 \$

N°	Nom du répertoire	Quantité	Prix/unité	Frais de poste	Total de publications	Total partiel
_____	_____	_____	_____	_____	_____	_____
_____	_____	_____	_____	_____	_____	_____
_____	_____	_____	_____	_____	_____	_____
					Total	_____

Paiement à l'attention de :

Marc-Guy Létourneau

Tél. : résidence 418-833-8805

10, rue Dunière

Beaumont, Qc G0R 1C0

Courriel : mgl1997@hotmail.com

Un couple, une vie

Hercule Taillon (1870-1949)
Alice Bergeron (1888-1967)

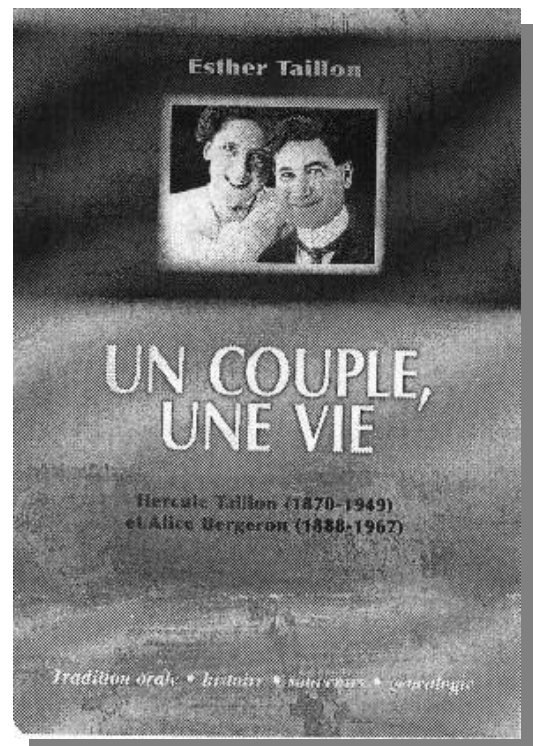
par Esther Taillon

Voici l'histoire d'un couple qui, contrairement à la majorité des gens de son époque qui vivent de la terre, évolue dans le monde rural des affaires, au cours de la période d'or du train et du commerce du bois. Plus tard, la dure réalité de la grande crise économique des années 1929 à 1939 forcera Hercule et Alice, à un âge avancé, à se faire «habitant». Le couple vivra ses dernières années difficilement, et qui plus est, au milieu d'un conflit familial. Son parcours, de la naissance à la mort, nous amène dans plusieurs petites localités québécoises des 19^e et 20^e siècle : Saint-Nicolas, Aston Station et Saint-Wenceslas ; Saint-Évariste de Beauce, Beaumont, East-Angus et Stoke, près de Sherbrooke. Le périple de la veuve va se terminer dans la ville de Québec. Grâce aux souvenirs recueillis auprès du couple, le lecteur connaîtra des détails sur la vie d'aïeux à une époque aussi lointaine que la première moitié du siècle. Appendice sur la famille Edward C. Goodhue de Danville et Sherbrooke.

Plusieurs noms de famille s'y retrouvent : Bergeron, Grenon, Guérin dit St-Hilaire, Normand, Tanguay, Dorval, Bélanger, Lambert, Demers, St-Arnaud, Marchelosse, etc.

Tradition orale- histoire- généalogie-183 pages, une
centaine de photos

Esther Taillon (418) 681-6584



**Lancement officiel, dimanche, le 10 avril, à 14 h, bibliothèque de
Beaumont**

Cordiale invitation à tous les membres de la Société historique de Bellechasse

C'était hier!

par André Beaudoin

Il me semble que c'était hier. L'expression est devenue courante pour désigner la fuite inexorable des années. Et c'est au fil des années que s'écrit l'histoire. Notre bulletin saisonnier n'échappe pas à la fuite des saisons. Nous restent des souvenirs, un vécu, un héritage, bref notre propre histoire. Revoyons ensemble le contenu de notre première parution.

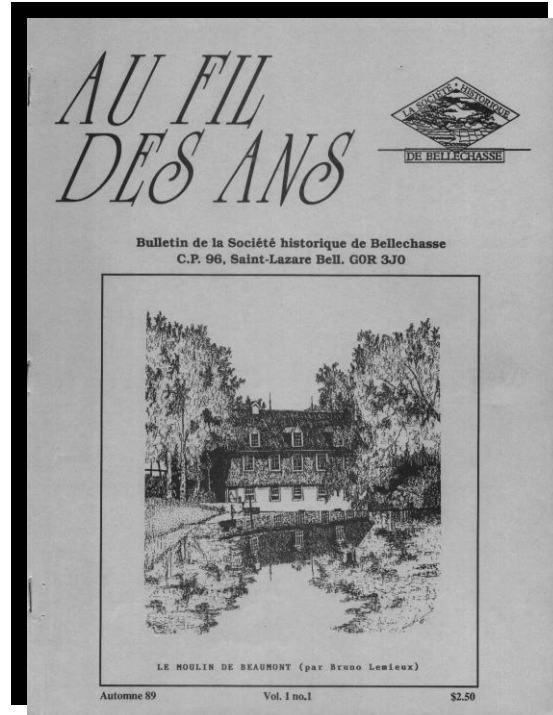
Automne 1989, vol 1, n° 1, rédacteur : Fernand Breton

Sommaire

Mot du président
Objectifs de la Société
Nouvelles de notre société d'histoire
Chronique généalogique¹
Il y a 50 ans, c'était la guerre
Exposition de peinture²
Les trouvailles de mon grenier³
Auguste Gosselin
Construction de l'image d'une région
Chemin Mailloux
Historique de la Caisse populaire de Saint-Nazaire
Industries Provinciales Ltée 1939-1989

Le conseil d'administration de l'époque

Roger Patry, président, Saint-Charles
Marie Lamothe⁴, vice-présidente, Saint-Léon-de-
Standon
André Beaudoin, secrétaire, Saint-Nazaire
Fernand Breton, trésorier, Lauzon
André Goulet, directeur, Beaumont
Jean Royer, directeur, Beaumont
Lyne Lemieux, directrice, Saint-Damien
Marcel Bélanger, directeur, Saint-Malachie
Claudette P. Breton, directrice, Lauzon



¹ Les Hélie dit Breton de Saint-Vallier

² Cette première grande exposition de peinture en Bellechasse, organisée par la Société historique de Bellechasse, constitue sans doute une étape majeure dans le développement culturel que nous connaissons depuis quelques années dans notre région.

³ D'abord paru dans la revue *L'Oseilleur*, au mois de mars 1981, cet amusant article racontait l'histoire de la découverte d'un naïf billet de confession à Beaumont datant du 18^e siècle.

⁴ Emportée par le cancer, Mme Marie Lamothe allait être la première membre du conseil d'administration de la SHB à décéder en fonction. Une dizaine d'années plus tard, M. Ivan Méthot, de Sainte-Claire, décédait également en fonction, suite à un malheureux accident.

M O T S

C O D É S

Par André Beaudoin

Chaque chiffre correspond toujours à la même lettre. Commencer par les réponses les plus faciles. Compléter par déduction. Réponses disponibles lors de notre prochaine parution.

- 1) Titre d'un article de notre dernière parution.
 - 2) Localité desservie par la 281.
 - 3) Maire de Saint-Léon au cours des années 1920.
 - 4) Originaire de Saint-Gervais, cinquième curé d'Armagh.
 - 5) Secrétaire de la Commission scolaire de Saint-Malachie de 1884 à 1886.
 - 6) Président des fêtes du 150^e anniversaire de Saint-Lazare.
 - 7) Municipalité arrosée par la rivière aux Castors.
 - 8) Le 24 décembre 1913, à l'occasion de la messe de minuit, cette église est éclairée à l'électricité.
 - 9) En 1849, cette municipalité est le chef-lieu de Bellechasse.
 - 10) Maire de Saint-Nérée au cours des années 1930.
- 1) 01 07 02 18 01 11 18 08

- 2) 20 07 12 08 15 26 07 23 11 07 04 13

- 3) 07 08 03 26 04 15 07 08 06 09 07 24

- 4) 16 18 20 04 23 11 19 07 26 14 09 12 20

- 5) 04 09 06 04 08 04 23 07 26 07 03 12 20

- 6) 26 07 24 19 18 08 03 19 18 26 12 20 20 04 15 15 04

- 7) 20 07 12 08 15 19 07 06 13 18 12 26 04

- 8) 20 07 12 08 15 07 08 20 04 13 19 04

- 9) 20 07 12 08 15 19 12 01 11 04 13

- 10) 16 09 13 04 20 03 09 15 12 13

Solution de la parution précédente

- 1) Prénom d'un auteur de notre parution précédente : **Gilbert**
- 2) Secrétaire municipal de Saint-Lazare : **Richard Côté**
- 3) En 1982, cette localité a fêté son 100^e anniversaire : **Saint-Damien**
- 4) Secrétaire municipale de Buckland : **Jocelyne Nadeau**
- 5) Ce barbier de Saint-Léon -de-Standon, qui exerce son métier depuis plus d'un demi-siècle, a déjà fait l'objet d'un article d'*Au fil des ans* : **Raynald Carrier**
- 6) Rue de Saint-Nazaire : **Louis Tanguay**
- 7) Municipalité de Bellechasse desservie par la 277 : **Saint-Malachie**
- 8) Pionnier du mouvement coopératif de Saint-Anselme, décéda tragiquement : **Laurent Caron**
- 9) Un des légendaires frères Baillargeon : **Paul**
- 10) Municipalité de Bellechasse desservie par la 204 : **Saint-Camille**

Au fil des mois

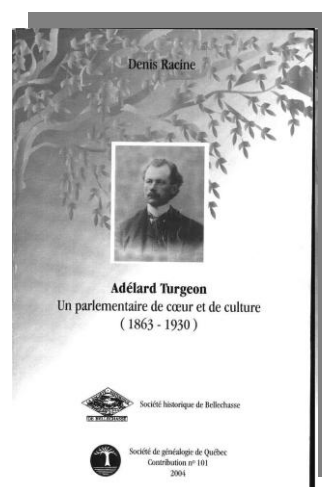
Nouveaux membres :

671-672 : Lynda Carrier et Denis Perreault, Saint-Charles, catégorie famille
 673 : Rose T. Morissette, Saint-Damien, membre individuel
 674 : Esther Taillon, Sillery, membre individuel
 675 : Thérèse Carrier, Québec, membre individuel
 676 : Yves Lamontagne, Saint-Michel, catégorie famille
 677 : Denis Leclerc, Grand-Mère, membre individuel
 678 : Jeanne d'Arc Lessard, Saint-Damien, membre individuel
 679 : Jean-Claude Tardif et Nicole Picard, Beaumont, catégorie famille
 680-681 : Thérèse et Philippe Duquet, Saint-Charles, catégorie famille

Beaumont : Le 12 décembre 2004 fut un moment très fertile sur le plan culturel en Bellechasse, puisque ce jour-là, en plus du lancement de la monographie paroissiale de Saint-Anselme, avait lieu le lancement de la biographie d'Adélarde Turgeon, dans la paroisse natale de ce politicien, hélas, quelque peu tombé dans l'oubli.

Adélarde Turgeon, Un parlementaire de cœur et de culture (1863-1930) rédigé par Denis Racine¹, abondamment documenté, et illustré de plusieurs photographies d'époque, constitue une date importante dans la mise en valeur de l'histoire en Bellechasse. L'œuvre de Denis Racine est d'autant plus méritoire que les biographies de Bellechassois de renom sont peu nombreuses.

Puisqu'il connaît bien son sujet, pour lui avoir consacré beaucoup de ses temps libres, je cite maintenant l'auteur pour mieux apprécier l'importance de Turgeon et surtout la pertinence de lui consacrer pas moins de 496 pages :



Aujourd'hui à peu près oublié, Adélarde Turgeon a été, à son époque, une figure politique importante dans un Québec en pleine mutation qui passait d'une économie agricole à une économie industrielle. Avocat, journaliste, orateur et debatter particulièrement apprécié des foules, émule de Mercier et de Laurier, il a connu une grande carrière politique. Élu député en 1890 à l'âge de 26 ans, il est ministre de 1897 à 1909 et numéro deux des gouvernements Parent et Gouin, puis président du Conseil législatif de 1909 à 1930. Rude batailleur, tête d'affiche du parti libéral du Québec, il croisera fermement le fer avec Henri Bourassa, Armand Lavergne et Olivar Asselin.

Après avoir énuméré les multiples accomplissements d' Adélarde Turgeon, qui ont encore souvent des répercussions positives un siècle plus tard, Denis Racine conclut :

Aussi, tout compte fait, c'est un personnage qui mérite mieux que l'oubli dans notre mémoire collective. Au-delà de l'œuvre, il est l'un de nos grands personnages, car, par son talent, la hauteur de ses vues, sa gentilhommérie et ses connaissances, l'ensemble de sa brillante carrière a été illuminée par ses qualités de cœur et sa grande culture Adélarde Turgeon était et est toujours un grand Québécois.

¹ Denis Racine est avocat de formation.

Saint-Charles ...



un riche patrimoine.